

THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 17. MARS 2020

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA
PORT. CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 1150 CFP - POL./S : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



ÉRIC DE CHASSEY

Le directeur général de l'INHA présente les projets qu'il a mis en place pour cette institution devenue une référence internationale

ENTRETIEN
PAGE 11



ULLA VON BRANDENBURG

Une plongée dans le labyrinthe théâtral de l'artiste allemande pour sa première exposition au Palais de Tokyo

ENTRETIEN
PAGE 12



NICOLAS GODIN

Un des deux musiciens du groupe Air, qui sort un nouvel album solo inspiré par l'architecture, parle de son rapport à l'art

HORS PISTE
PAGE 47



COUP DE PROJECTEUR SUR LE DESSIN

Chaque année, en mars, Paris redevient la capitale des belles feuilles. Pour sa 29^e édition, le Salon du dessin, dévolu aux chefs-d'œuvre anciens et modernes, accueille au Palais Brongniart 39 exposants – dont la moitié étrangers. Le dessin contemporain prend, quant à lui, ses quartiers à Drawing Now Art Fair, au Carreau du Temple. Placée sous le signe des liens tissés avec le cinéma, cette 14^e édition rassemble 74 marchands internationaux. Galeries, musées, maisons de ventes, tout Paris se met au diapason pour célébrer le trait en majesté.

Lire notre dossier pages 18-24

LE MONDE DE L'ART IMPACTÉ PAR LE CORONAVIRUS

L'épidémie qui touche la Chine a des répercussions majeures sur la deuxième économie mondiale et sur le plan international. La scène artistique en subit, elle aussi, les effets.

Le verrouillage de la Chine continentale pour empêcher la propagation du coronavirus Covid-19 se répercute dans le monde de l'art, avec une ampleur qui dépasse la dernière épidémie de syndrome respiratoire aigu sévère (Sras) en 2002. Au moment où nous publions, la province du Hubei et sa capitale Wuhan concentrent 80 % des 72436 cas confirmés, ainsi que 95 % des 1 868 décès, soit plus du double du nombre de personnes décédées lors de la précédente contagion.

La scène artistique animée de Wuhan est aussi bouleversée que le reste de la ville. Plusieurs artistes sont décédés, d'autres sont dans un état critique ou contaminés. L'annulation de la foire Art Basel Hong Kong (ABHK) a, quant à elle, été annoncée début février. Ajoutée aux protestations en cours contre Pékin, l'interdiction faite aux visiteurs individuels de Chine continentale de s'y déplacer a porté un coup de grâce à cette édition. Cependant, cette annulation pèse

peu en comparaison de la mise en quarantaine de villes et de régions entières. À long terme, quelles seront les conséquences de la fermeture des frontières de la deuxième économie mondiale ? En Chine continentale et à Hong Kong, des millions d'usines, de restaurants et de magasins sont fermés *sine die*, ainsi que des musées et des galeries. L'économie asiatique, qui connaît déjà un ralentissement et une guerre commerciale avec les États-Unis, est désormais confrontée à des interdictions de voyager et

à des chaînes d'approvisionnement perturbées. Il est déjà question de récession. « *Ce que je considère comme crucial, c'est l'humeur générale du monde de l'art. Un marché actif attire plus de collectionneurs, mais si l'économie générale et l'ambiance publique sont moroses, le marché de l'art l'est également* », explique Henna Joo, directrice de la galerie Arario, qui a des bureaux à Shanghai et à Séoul et Cheonan, en Corée. Lorraine Kiang Malingue, directrice et cofondatrice de la gale-

rie Edouard Malingue à Hong Kong et à Shanghai, estime pour sa part que « *l'annulation d'ABHK offre à de nombreuses galeries la possibilité de repenser leurs modèles économiques. C'est un moment de réflexion et d'exploration de nouvelles façons de dialoguer avec le public.* » Avant d'ajouter : « *Je crois que la majorité des gens sont sensibles à la situation actuelle et espèrent le meilleur pour l'Asie. Cette crise montrera qui est ami avec Hong Kong et la Chine.* »

LISA MOVIOUS

ART PARIS ART FAIR
2 - 5 avril 2020 | Grand Palais

www.artparis.com



euronews.

Télérama

IDEAT

LE FIGARO MAGAZINE

madame



Dossier Dessin

LE DESSIN DANS TOUS SES ÉTATS

Pour sa 14^e édition, Drawing Now réunit au Carreau du Temple, à Paris, soixante-quatorze galeries internationales. Focus sur quatre artistes exposés.

FRÉDÉRIQUE LUCIEN, GALERIE JEAN FOURNIER

Pour Frédérique Lucien, le dessin, qu'elle pratique depuis plus de trente ans, vise moins à représenter le monde qu'à déconstruire et reprendre ses formes, comme on reprise une étoffe. Les multiples techniques et médiums qu'elle utilise – fusain sur papier, pastel, gouache, sérigraphie sur verre, découpe de papier... – servent son projet global de saisie directe des traits du monde, de ses lignes et courbes, de ses pleins et vides. Comme si, par cette tentative de dessiner la vie, la nature, elle envisageait notre manière commune de nous situer dans l'espace physique et d'y trouver un équilibre. Sur le stand de la galerie Jean Fournier, où elle a exposé pour la première fois en 1990, l'artiste présente des œuvres témoignant de ses recherches récentes dans le domaine décoratif des papiers découpés et du rapport au paysage. Elle crée un environnement spécifique en faisant des cimaises et du sol du stand à la fois le support des œuvres et leur prolongement. Poursuivant, depuis ses débuts en 1986, une exploration obses-

sionnelle des mondes végétal et minéral, son coup de crayon oscille entre abstraction pure et réalité brute.

Frédérique Lucien dit souvent qu'elle ne dessine pas « sur le papier », mais « dans le papier », rappelant que son travail fait fusionner l'image et le médium, le support et l'outil, la forme et le format. Sa série emblématique *Feuilles*, commencée en 2012, traduit son tropisme végétaliste dans des paysages qui tendent vers l'abstraction ; le titre même se réfère autant à la feuille de papier, c'est-à-dire au support, qu'à la feuille organique. Les motifs abstraits d'origine organique et végétale se superposent à une trame répétitive, géométrique ou aléatoire. Son exposition « Corps et décors » au musée Matisse, à Nice, au printemps 2019, affirmait aussi la force du dialogue que Frédérique Lucien entretient avec le peintre. À l'image d'Henri Matisse, elle joue avec les assemblages, les découpages, les itérations, les aplats de couleur et la souplesse des arabesques.



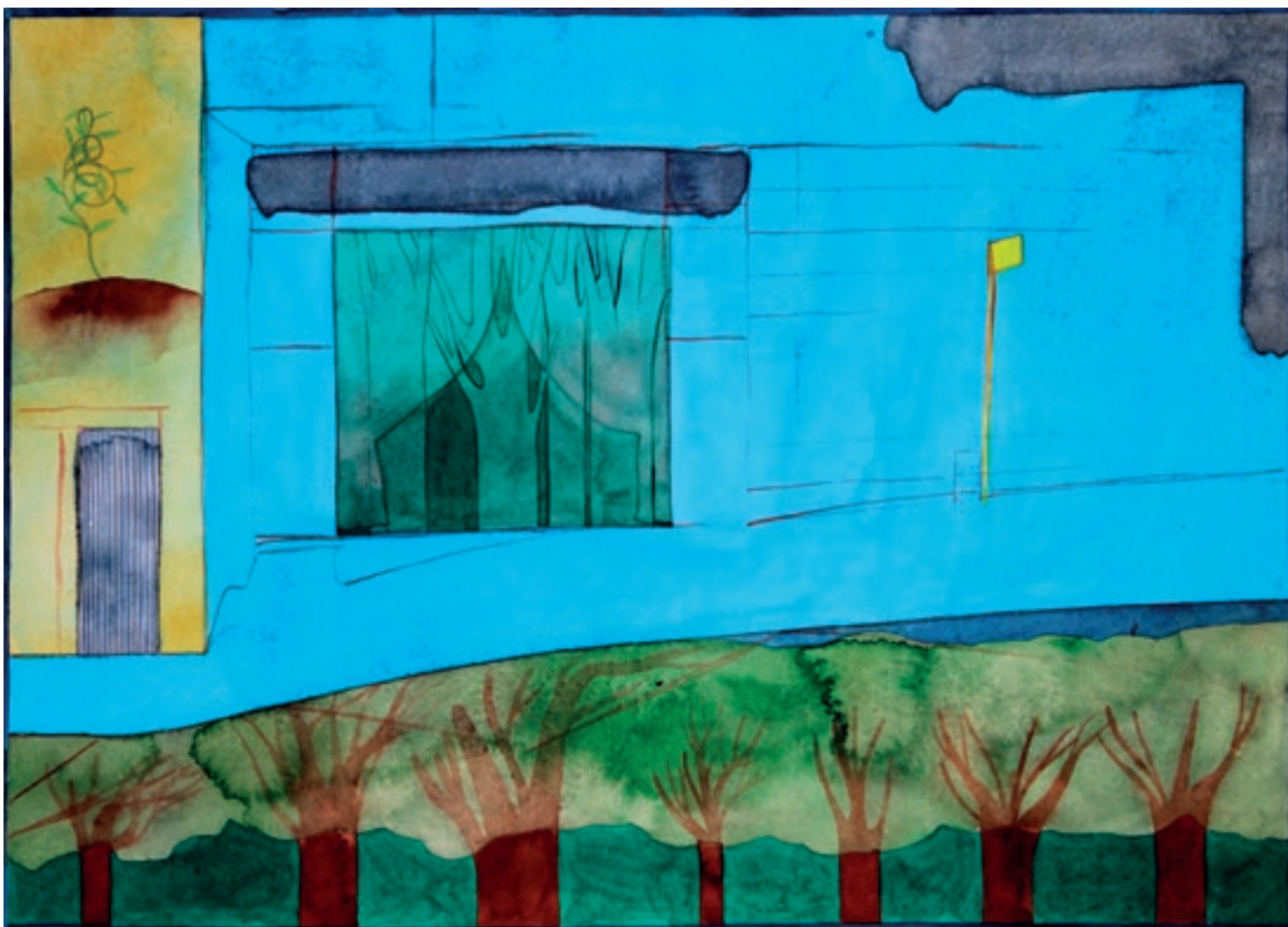
Frédérique Lucien, *Fantôme*, 2019, dessin sur papier découpé, collé sur papier peint.
© Frédérique Lucien et galerie Jean Fournier, Paris

Karishma D'Souza, *Where Love Resides*, 2019, aquarelle sur papier.
Courtesy de l'artiste et Xippas

KARISHMA D'SOUZA CHEZ XIPPAS

« Dans une peinture, je cherche la quiétude absolue », aime à dire Karishma D'Souza, artiste indienne née en 1983 à Mumbai. « Le personnage humain y joue un rôle de témoin. Cela a existé, cela a eu lieu, puisque nous nous en souvenons », précise-t-elle. Ainsi, le filtre du souvenir, de la mémoire des lieux et des gens domine dans ses dessins en apparence naïfs, très doux, comme plongés dans une quiétude contagieuse. Les contemplant, le spectateur se laisse porter par l'harmonie et la délicatesse des couleurs et des traits inspirés « des miniatures mogholes et pahâri : la géométrie et la joie de vivre, la tranquillité, en souvenir d'un peintre de miniatures rajasthani qui travaillait avec un pinceau fin, en concentration profonde, et dans une communauté où l'œuvre n'a pas d'auteur individualisé ».

Par-delà les références secrètes à la poésie soufie et à l'imaginaire collectif de son pays, les dessins et peintures, réalisés sur de petits et moyens formats, font écho aux blocages politiques de la société indienne, encore minée par le système des castes et par un nationalisme exacerbé. Comme Karishma D'Souza l'a déjà montré en 2015 à la galerie Xippas lors de son exposition « Ancestors », ses tableaux offrent toujours un double niveau de lecture : sous le vernis soyeux de scènes pastorales enchantées (paysages de bord de mer, campagne verdoyante...), une inquiétude sourde sévit, liée à un contexte politique tendu. C'est le mythe d'une « Inde brillante » (*India Shining*), popularisé par le Bharatiya Janata Party, parti de droite nationaliste hindou, que ses dessins subtils déconstruisent, en réactivant un passé opposé : celui des ancêtres et des sages, d'une mémoire collective honorant un temps de fraternité, dont le geste pictural, par son humanité même et sa sérénité, est le reflet parfait et incertain.



Dossier Dessin



TRUC-ANH, GALERIE SATOR

« Lors de mes expositions, mon but est de challenger le spectateur en créant des énigmes visuelles », avoue Truc-Anh, féru de dessin depuis ses passages par l'École Boule, La Cambre à Bruxelles et l'ECAL à Lausanne. Né en 1983 à Paris, installé aujourd'hui au Vietnam, le pays d'origine de ses parents, il croit en la capacité du dessin à révéler des secrets indicibles du monde. « *Le réel n'est que l'ombre portée de l'imaginaire. Tout part de l'imaginaire. Nos objets, nos villes, nos dieux, nos traditions, nos valeurs, tout a été créé. [...] Il y a plus à voir dans ce qu'on ne veut pas voir. C'est ici, aux frontières de notre possible, qu'il faut écarquiller les yeux.* » Un certain souffle chamanique traverse son travail, entièrement voué à réveiller les fantômes de son enfance et à rendre visible ce qui ne l'est pas. Son attraction irrésistible pour la représentation des fantômes et des monstres date de sa découverte même du dessin ; elle ne l'a jamais quitté. Il s'agit moins pour lui de chercher à représenter les individus qu'à les faire revivre et

Truc-Anh, *After Him*, 2019, encre sur papier. Courtesy Truc-Anh et galerie Sator

incarner leur énergie perdue.

Si ses techniques de représentation et de figuration ne s'y limitent pas (il pratique également la photographie et la sculpture), le dessin reste un médium central dans le système esthétique de Truc-Anh. Beaucoup de ses portraits sont réalisés à l'encre de Chine, qui empêche de revenir en arrière, quand d'autres le sont au graphite, au crayon blanc ou à l'Écoline violette. Ses références, elles aussi multiples et éclectiques, liées tant à la peinture ancienne qu'à l'art conceptuel – Julian Schnabel, Jean Auguste Ingres, Francis Picabia, Bruce Nauman, Martin Kippenberger, On Kawara, Donald Judd –, traduisent le foisonnement de ses gestes créatifs et la nature intimiste de sa quête. Son désir de créer des « énigmes visuelles » est une manière de répondre à la saturation des images qui circulent dans nos vies, comme une brèche ouverte dans le champ miné du monde visible. Ses dessins troublés et tremblés sont la trace de son enquête sur le mystère des existences, rêvées, enfouies, réveillées.

DANIEL JOHNSTON, GALERIE LOEVENBRUCK

Disparu l'an dernier, à l'âge de 58 ans, l'artiste et chanteur Daniel Johnston, figure culte de la scène indie américaine (souvent considéré comme le père putatif de « l'anti-folk »), laisse derrière lui une œuvre singulière, protéiforme, dans laquelle le dessin occupe une place particulière. La galerie Loevenbruck propose une sélection de ses dessins originaux, acquis depuis 2004 – et pour la plupart non exposés –, au sein d'un espace intimiste aux allures de stand de marché aux Puces, où l'on trouve aussi des vinyles, des affiches de concerts, des catalogues... La schizophrénie dont souffrait Daniel Johnston fut, à la mesure de l'ambiguïté magique qui caractérise les relations entre art et folie dans l'histoire de la création, un cadre ayant permis à ses traits de crayon de se fondre dans ses coups de folie ou, mieux, de les transgresser. À l'image de



ses chansons déchirantes, comme rattachées à des troubles de la personnalité sublimés par la voix, ses dessins, naïfs et enfantins, réalisés de façon compulsive au feutre et au stylo-bille, décrivent des saynètes où ses héros de *comics* favoris (Captain America, Hulk, Casper le fantôme...) semblent en lutte contre les forces du Mal. Deux *alter ego* récurrents – Jeremiah la grenouille et Joe le boxeur au crâne ouvert – se battent eux-mêmes avec des figures sataniques.

Cet univers où l'enfance neutralise la démence a séduit le monde de l'art contemporain, au point que la Biennale du Whitney Museum of American Art, à New York, et de nombreuses galeries dévoilent son travail foisonnant depuis le milieu des années 2000. En France, c'est le Lieu unique à Nantes qui a

organisé en 2012 une exposition impressionnante de son œuvre. Sur l'un des dessins exposés ici est écrite cette phrase étrange prononcée par une jeune fille : « *I have a secret, I am dead* ». Insondables, drôles et tragiques, les dessins de Daniel Johnston portent une vitalité furieuse, le morbide s'arrimant aux couleurs vives et aux éclats de l'enfance perdue.

JEAN-MARIE DURAND

« **Drawing Now Art Fair** », 25-29 mars 2020, Le Carreau du Temple, 4, rue Eugène-Spüller, 75003 Paris, drawingnowartfair.com

3 questions à... Christine Phal, présidente de Drawing Now

Comment avez-vous sélectionné les galeries de cette 14^e édition ?

Nous défendons depuis toujours une approche variée du dessin contemporain, et nous nous efforçons d'offrir chaque année des découvertes aux visiteurs. Le comité de sélection, dirigé cette année par Joana P.R. Neves, a entrepris un travail prospectif à partir des propositions des galeries. Notre comité n'a aucun galeriste en son sein ; c'est un comité vraiment indépendant qui cherche à mettre en lumière la diversité du dessin au cours des cinquante dernières années.

Soixante-quatorze galeries, dont 47 % internationales, ont ainsi été retenues. Vingt-deux d'entre elles participent à la Foire pour la première fois, dont, par exemple, une galerie des Philippines et une galerie japonaise. Balayer des territoires diversifiés nous permet de présenter des styles de dessin issus des cultures du monde entier.

L'attraction du marché de l'art et des institutions pour le dessin se confirme-t-elle ? Quelle place le dessin occupe-t-il dans le paysage de l'art, selon vous ?

Le dessin a aujourd'hui une place très claire : il fait partie de l'art contemporain. Au début, en 2007, Drawing Now était perçu comme une foire à part. Presque quinze ans plus tard, nous pouvons dire

que notre travail a accompagné et validé une nouvelle légitimité du dessin dans le paysage de l'art. Il n'est pas anodin que, cette année, deux Frac – ceux de Caen et de Rouen – proposent des expositions de dessin. Nous sommes aussi en lien avec le Frac Picardie, historiquement très sensible à cet art. La dimension du dessin est reconnue par les institutions en général, qui témoignent chaque année, comme les collectionneurs, d'une curiosité renforcée pour Drawing Now. Souvent, des collectionneurs me confient que c'est leur foire préférée...

Pourquoi êtes-vous attachée au fait de relier le dessin à d'autres pratiques artistiques ?

Nous défendons l'idée que le dessin s'exprime sous de multiples formes, tant dans la performance que dans ses relations avec d'autres disciplines. L'exposition « Tout un film ! », montée en partenariat avec la Cinémathèque, le prouve : le dessin a sa place dans d'autres espaces, comme celui du cinéma, qui est aussi un exercice graphique, de la préparation à la réalisation. Les artistes actuels s'y réfèrent volontiers ; d'où notre proposition d'un dialogue entre des dessins contemporains et le patrimoine. Il y a deux ans, nous avons opéré un croisement similaire avec la bande dessinée. Les ponts avec la BD se multiplient, à la fois chez les collectionneurs et dans la manière dont les auteurs dessinent, en élargissant leur

vision : ils sont de plus en plus nombreux à affirmer la force du dessin au-delà de l'aspect narratif de leur travail. Jochen Gerner, qui a été l'un de nos lauréats, est typiquement un artiste à cheval entre la BD et l'art contemporain. Il est le commissaire de l'exposition « Plan A » (24 janvier-16 mai 2020), organisée au Frac Poitou-Charentes à l'occasion des trente ans de L'Association, axée sur la rencontre entre une collection publique d'art contemporain et la vie d'une maison d'édition de bandes dessinées. En 2019, nous avons mis l'accent sur la performance. Le dessin reste un geste capital de la création au sens large.

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-M.D.